



paysages après la bataille

Au **Cinéma du réel**, festival international de films documentaires qui vient de s'achever au Centre Pompidou, les constats catastrophistes de naguère ont été remplacés par une esthétique de la survie.

Tout compte fait, on se demande s'il n'y a pas d'un côté le cinéma des villes, qui serait la fiction, et, de l'autre, le cinéma des champs, qui serait le documentaire.

Remarque schématique car ce n'est jamais aussi tranché. Mais les deux catégories cinématographiques ont tout de même tendance à aller dans ces directions opposées. On le constate au Cinéma du réel, qui, à Beaubourg, ressemble chaque année à une carte postale géante de l'état du monde.

En 2012, après les SDF, zonards, nomades et autres laissés-pour-compte des éditions précédentes, des documentaires récents présentent un monde où la survie s'organise après la destruction. Le symbole de la *tabula rasa* – on fait place nette et on repart à zéro –, c'est le tsunami de 2011 au Japon. Voir le court métrage *Four Months after* de Yuki Kawamura, sans doute le plus beau film

vu au festival, constitué en grande partie de panoramiques sur les décombres de la catastrophe. Un film pur qui s'achève par un plan énigmatique sur le dos d'un spectateur du désastre. Le corollaire de l'esthétique des ruines chère aux romantiques est le paysage après la bataille.

Dans *Earth* de Victor Asliuk, un contingent d'ados en treillis s'affaire à déterrer dans une forêt biélorusse les restes de victimes de la Seconde Guerre mondiale pour leur offrir une digne sépulture. Troublant mélange d'images d'archives en noir et blanc et de plans naturalistes d'aujourd'hui ; les gamins paramilitarisés jouent à la guerre près des squelettes de l'Armée rouge. La forêt aux "vivants piliers" (Baudelaire) peut être une tombe mais aussi un refuge. C'est près d'un tel lieu, au fin fond de l'Ecosse, que vit un ermite moderne, Jake, loin de tout, dans une maison au confort vintage.



Four Months after
de Yuki Kawamura

L'artiste contemporain Ben Rivers l'a filmé en 16 mm noir et blanc dans le séduisant *Two Years at Sea*, dont la facture fruste et granuleuse est au diapason du sujet. Filmer un vieux hippie barbu en noir et blanc primitif est somme toute logique. La poésie du film, dénué de paroles, se prête aisément au glissement fictionnel. Dans ce continuum contemplatif, la séquence onirique où la caravane de Jake plantée dans le jardin va se percher sur un arbre, coule de source.

Ce vieux rat des champs a pour cousin le rat des villes nippon de *Soreiyu no kodomotachi* de Yoichiro Okutani. Un autre ermite barbu qui, lui, survit sur les bateaux qu'il répare dans un canal de Tokyo, accompagné par sa tribu canine. Pourquoi tant de figures solitaires dans le cinéma documentaire ? Sûrement parce qu'il est plus facile de filmer un homme isolé qu'un père de famille nombreuse débordé. Mais ces marginaux sont également, à leur manière, des utopies. Ils renvoient l'image d'un vécu difficile mais libre, débarrassé de toute aliénation sociale et professionnelle.

Le prix à payer pour cette grande liberté est une solitude affective plus ou moins bien tolérée. Voir San Liangzi, héros de *Bachelor Mountain* de Yu Guangyi. On dit "héros" parce que ce bûcheron au chômage (encore la forêt) qui lui aussi survit dans une cahute sylvestre au nord de la Chine, est un personnage de roman. A force de filmer in extenso des tranches

chaque année à Beaubourg, une carte postale géante de l'état du monde

de vie les plus banales et brouillonnes possible, les Chinois tombent immanquablement dans le romanesque. Ici, l'enjeu dramatique c'est l'amour non dit de San Liangzi pour une jeune campagnarde dont la famille tient une auberge sommaire, où il sert de factotum – pour rester près de sa dulcinée.

Autre roman chinois, plus dense encore, *The Vanishing Spring Light* de Xun Yu, où madame Jiang, vieille tenancière d'une maison de mah-jong dans un quartier voué à la destruction d'une ville du Sichuan, est l'enjeu de tous les soucis de sa famille. Geste romanesque caractérisée par une confusion remarquable entre les différents registres (travail, famille, drame, comédie). Les clients de la salle de mah-jong continuent à jouer même pendant les funérailles de madame Jiang qui se déroulent à côté d'eux. Malgré la vision presque obscène de l'agonie de cette vieille Chinoise, la vie continue sans heurts.

En revanche, en Occident, on a parfois atteint le point de non-retour, comme les junkies de Vancouver dans *East Hastings Pharmacy* d'Antoine Bourges. On ne parlera pas d'esthétique des ruines à leur propos, ce qui ne serait pas charitable, mais d'un regard acéré sur les maniérismes et déformations induits par la drogue. Dispositif facile (on pose la caméra dans une pharmacie et on scrute les camés venus prendre leur dose de méthadone), mais payant, qui transforme l'humanité en pantomime grimaçante. Paradoxalement le *Bestiaire* de Denis Côté, nouveau cinéaste québécois à la mode (cf. sa fiction *Curling*), est moins expressionniste que celui de son compatriote Bourges. Il se distingue moins par l'attention portée à ses personnages (les animaux, vivants ou empaillés) que par son travail singulier sur le cadre et la durée.

Cela prouve que ce qu'exprime un bon documentaire est complètement indissociable du point de vue de son auteur, lequel peut rendre nue et hâve une scène a priori joyeuse et luxuriante. Et vice versa. Tout est relatif et circonstanciel.

Vincent Ostria

au poste

voix de secours

Un film pour entendre une parole de liberté.

Alors que la quasi majorité des candidats à la présidentielle peine à éclairer les questions de notre époque, il est bon d'entendre ceux qui tentent de penser notre monde, pour en souligner les failles, mais aussi, en saluer les ressources possibles. Comment ne pas se noyer dans cette "période de basses eaux", comme la définit l'anthropologue Georges Balandier dans le documentaire de Sarah Franco-Ferrer, Help ou visibilité, qui s'inscrit dans la grande tradition de l'agit-prop malheureusement ignorée par les grandes chaînes ? Autour des questions politiques et sociales les plus graves – la société de surveillance, la cupidité, la xénophobie d'en haut, la justice méprisée –, des intellectuels, militants et des artistes livrent des mots justes et précis sur les dérives politiques que nous traversons. Outre Balandier, d'autres grandes voix s'expriment dans le film découpé en chapitres thématiques, dont celle, magistrale, d'Edouard Glissant, filmé à la fin de sa vie, mais aussi de militants des libertés – Henri Leclerc, Jean-Pierre Dubois –, de politiques – Elie Domota, Jack Ralite –, de pys – Patrick Chemla –, d'écrivains – Armand Gatti... Par-delà leur diversité, tous traduisent ce sentiment de désarroi et de révolte qui nous traverse tous. Contre les fondements de l'idéologie dominante, ces voix d'outre-monde défendent un esprit de subversion qui croit plus aux actes qu'aux essences, aux relations qu'aux identités, qui viserait, comme l'y invite Balandier, à "donner à l'autre la chance d'être ce qu'il est, permettre à l'autre de se réaliser autre". Help, au secours : entendons ces cris pour sortir des eaux croupies.

Help ou visibilité, en ligne sur La Télé Libre ; au cinéma L'Entrepôt les jeudis ; en compétition au Festival international de films de femmes de Créteil

Jean-Marie Durand